



THE UNIVERSITY *of* EDINBURGH

Edinburgh Research Explorer

De l'amour tarifé au don d'amour

Intimité et sexualité entre filles qui « sortent » et garçons de la diaspora marocaine

Citation for published version:

Cheikh, M 2018, 'De l'amour tarifé au don d'amour: Intimité et sexualité entre filles qui « sortent » et garçons de la diaspora marocaine', *Migration Société*, vol. 30, no. 173, pp. 51-64.
<https://doi.org/10.3917/migra.173.0051>

Digital Object Identifier (DOI):

[10.3917/migra.173.0051](https://doi.org/10.3917/migra.173.0051)

Link:

[Link to publication record in Edinburgh Research Explorer](#)

Document Version:

Publisher's PDF, also known as Version of record

Published In:

Migration Société

Publisher Rights Statement:

This is the final version of the following article: Cheikh, Meriam. (2018) 'De l'amour tarifé au don d'amour Intimité et sexualité entre filles qui « sortent » et garçons de la diaspora marocaine', *Migration Société*, 51-64. which has been published in final form at www.doi.org/10.3917/migra.173.0051.

General rights

Copyright for the publications made accessible via the Edinburgh Research Explorer is retained by the author(s) and / or other copyright owners and it is a condition of accessing these publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

Take down policy

The University of Edinburgh has made every reasonable effort to ensure that Edinburgh Research Explorer content complies with UK legislation. If you believe that the public display of this file breaches copyright please contact openaccess@ed.ac.uk providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.





This publication has received funding from the European Union's Horizon 2020 research and innovation programme under the Marie Skłodowska-Curie grant agreement No 753562

De l'amour tarifé au don d'amour

Intimité et sexualité entre filles qui « sortent » et garçons de la diaspora marocaine

Mérim CHEIKH *

La décennie 2000 s'est caractérisée par une intensification de la circulation des jeunes de la diaspora marocaine vers le Maroc, facilitée par le développement de l'économie festive et de l'économie touristique lié à celui du transport aérien. C'est notamment le cas à Tanger, où l'essor économique, qui a propulsé cette dernière au rang de seconde métropole du pays, a transfiguré la ville au sens propre (lancement de méga projets, relance de la construction immobilière, réaménagement urbain, notamment des lieux où se concentre la vie nocturne et festive) comme au sens figuré (transformation du rapport des jeunes à l'intime et au sexuel dans le cadre d'une promotion des biens festifs et culturels). En plus d'être le principal port d'entrée pour toute la diaspora marocaine européenne voyageant par voie terrestre, Tanger accueille un nombre important de Belges, de Français, de Hollandais et d'Espagnols d'origine marocaine venus y passer l'été. Plus que toute autre cité marocaine, elle est aussi, en raison de son histoire, de sa proximité culturelle avec l'Espagne et de sa géographie qui la place à quatorze kilomètres de l'Europe, un espace transnational où, dans le cadre de grandes et petites affaires (commerce transnational, industrie, trafic de cannabis, etc.), circulent tout au long de l'année des porteurs de la double nationalité ou de cartes de séjour de leur pays de résidence, parmi lesquels des jeunes Européens d'origine marocaine et des jeunes Marocains nouvellement installés en Europe. Qu'il s'agisse de séjours privés occasionnels ou de retours estivaux dans le pays d'origine, ces circulations ludiques sont l'occasion pour ces individus de nouer des relations intimes avec des jeunes Marocaines résidant à l'année au Maroc.

La littérature sur l'intimité transnationale des diasporiques en Europe s'est essentiellement focalisée sur les mariages¹. Cette dernière décennie, un regain d'intérêt sur la question a été suscité par les

* Anthropologue, Marie Curie-Sklodowska Fellow, Islamic and Middle Eastern Studies Department, University of Edinburgh.

1. MUÑOZ, Marie-Claude, "Épouser au pays, vivre en France", *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 15, n° 3, 1999, pp. 101-123 ; STREIFF-FÉNART, Jocelyne, "Le mariage : un moment de vérité de l'immigration familiale maghrébine", *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 1, n° 2, 1985, pp. 129-141.

polémiques publiques sur les mariages transnationaux² (catégorisés comme forcés, arrangés, « gris » ou « blancs ») ainsi que par la politisation opportuniste qui s'en est suivie dans le cadre de la poursuite de politiques migratoires européennes sécuritaires et liberticides³. La focale sur le mariage, considéré comme le principal devenir sexuel et intime d'une jeunesse identifiée comme musulmane, a éclipsé l'étude des pratiques intimes en dehors du mariage et leurs significations en termes de construction identitaire (genre, origine et classe). Elle a, par conséquent, en dépit de récentes études nuancant ce tableau⁴, minimisé le processus de transformation de l'intime ayant cours parmi des jeunes hommes d'origine marocaine ou descendants de Marocains en Europe et parmi des jeunes femmes résidant au Maroc.

En décentrant le regard pour considérer les relations intimes hors mariage dans le contexte particulier de la circulation ludique entre l'Europe et le Maroc, cet article examine les rapports économiques, sexuels et intimes qui se développent entre des hommes de la diaspora marocaine qui vont ou reviennent au Maroc et des jeunes femmes engagées dans la prostitution ou le « sortir » (*khrij*), pour reprendre les termes locaux⁵. Ces rencontres sont l'occasion pour ces filles et ces garçons⁶ de découvrir, s'initier et s'appropriier les modalités relationnelles des unes et des autres. Leur analyse éclaire le rôle joué par la circulation dans la construction des échanges entre les sexes et leur transition d'une relation sexuelle tarifée, centrée sur le paiement d'un service, vers une relation intime, où prime le don cadré par les sentiments. L'examen des contreparties monétaires ainsi que de leur trans-

-
2. Voir dans ce même numéro, l'article d'Angelina Etienneble.
 3. CASIER, Marlies ; HEYSE, Petra ; CLYCO, Noel ; ZEMNI, Sami ; TIMMERMAN, Christiane, "Breaking the In-Group Out-Group: Shifting Boundaries in Transnational Partner Choice Processes of Individuals of Moroccan, Tunisian, Algerian, Turkish, Punjabi Sikh, Pakistani and Albanian Descent in Belgium", *Sociological Review* Vol. 3, n° 6, 2013, pp. 460-478. Voir également MASKENS, Maïté (coordonné par), "Mariages et migrations : l'amour et ses frontières" (dossier), *Migrations Société*, vol. 25, n° 150, novembre-décembre 2013, pp. 41-151.
 4. COLLET, Beate ; SANTELLI Emmanuelle, *Couples d'ici, parents d'ailleurs. Parcours de descendants d'immigrés*, Paris : Presses universitaires de France, 2012, 354 p. ; CLAIR, Isabelle, *Les jeunes et l'amour dans les cités*, Paris : Éd. Armand Colin, 2008, 303 p. ; HAMEL, Christelle, "La sexualité entre sexisme et racisme : les descendant.e.s de migrant.e.s originaires du Maghreb et la virginité", *Nouvelles questions féministes*, vol. 25, n° 1, 2006, pp. 41-58.
 5. Les données mobilisées proviennent d'une ethnographie longitudinale menée entre 2007 et 2015 à Tanger. Les observations des attitudes intimes des transnationaux sont faites au gré des rencontres avec des jeunes femmes qui « sortent », ces jeunes femmes ayant constitué les sujets principaux de l'enquête : CHEIKH, Mériam, *Devenir respectable. Une jeunesse populaire féminine au prisme de l'économie intime (Tanger-Maroc)*, Thèse de doctorat en sociologie, Bruxelles : Université libre de Bruxelles, 2015.
 6. Filles/garçons sont ici interchangeable avec les termes femmes/hommes. Les actrices et acteurs cités dans cet article (âgés entre 18 et 28 ans) considèrent que l'on demeure fille ou garçon jusqu'au premier mariage.

formation en don ou en cadeau offre ainsi un matériau d'analyse de cette transition, mais aussi de réflexion sur la reproduction des rapports de pouvoir entre les sexes à l'œuvre dans la construction de la sexualité, dans un contexte où ils sont en même temps bousculés par la transgression des normes sexuelles traditionnelles à travers la pratique de l'intimité hors mariage et le renoncement à la norme virginale.

Le « sortir »

« Garçons qui circulent » et « filles qui sortent » forment l'un des multiples groupes de personnes qui animent l'économie de l'intime (*intimate economy*) tangéroise. C'est dans le cadre du « sortir » qu'ils se rencontrent. Le « sortir » est alternativement associé à l'idée même de prostitution ou de travail sexuel, à celle de relations amoureuses (*l-msahba*) et enfin à l'idée de divertissement (*nqasru*, « fête »). Les jeunes femmes ne se réfèrent pas seulement au « sortir » au sens strict à propos d'une pratique sexuelle spécifique (prostitution), mais plutôt au sens large par rapport à l'ensemble de leurs trajectoires intime et sexuelle. Sans chercher à cacher qu'elles sortent vendre des services sexuels contre de l'argent, elles n'assimilent pas leur « sortir » à de la « prostitution », mais insistent sur le fait que leur but principal n'est pas l'argent, mais plutôt l'amusement et la quête conjugale. De ce point de vue, le *khrij* se réfère à la prostitution, aux distances prises avec les normes, à la moralité et à la respectabilité, ainsi qu'aux valeurs typiquement juvéniles du divertissement. Autrement dit, le « sortir » permet aux femmes de générer de l'argent en tirant profit de leur sexualité, de créer des opportunités de conjugalité stable et de fréquenter des lieux de divertissement où il est possible et important, pour des personnes âgées entre 17 et 28 ans, de se vivre en tant que jeunes⁷.

Le « sortir » est devenue une pratique juvénile courante qui, dans un contexte de précarisation et de crise d'insertion des jeunes urbains au Maroc, met en évidence des opérations de construction individuelles : élaboration et conversion de la sexualité en capital, apprentissage économique des rapports de genre et de l'ordre sexuel, formation de son identité juvénile. Au-delà de la prostitution et de la déviance, le « sortir » reflète et participe, à l'instar d'autres cultures formées par la jeunesse urbaine marocaine, au processus de transformation intime de

7. CHEIKH, Mériam, "Je cherche un garçon ou me planquer". L'économie intime au Maroc : entre soucis délirant de soi, prostitution et devenir adulte", in : DUPRET, Baudouin ; RHANI, Zakaria ; BOUTALEB, Assia ; FERRIÉ, Jean-Noël, *Le Maroc au présent : d'une époque à l'autre, une société en mutation*, Casablanca : Éd. de la Fondation Abdulaziz/Centre Jacques Berque, 2016, pp. 375-384.

tout ce qui a trait à la sphère sexuelle à l'œuvre depuis plusieurs décennies au Maroc. Ce processus concerne notamment la transition de conventions en vigueur dans la sphère intime, centrées sur le mariage, vers un système de mise en couple où priment l'autonomie juvénile et la gestion individuelle de la construction de son devenir intime et sexuel, ainsi que l'émancipation progressive des principes de virginité et de chasteté.

Les hommes qui circulent

Parmi les hommes qui circulent, nous distinguons, d'une part, le groupe des Européens d'origine marocaine, principalement liés à Tanger et au Rif en raison de leurs origines familiales. Ils développent d'abord un rapport de consommation touristique à cette ville, et notamment à ses espaces festifs (des discothèques souvent de standing, dédiées principalement aux musiques globales — hip-hop, house, techno —, fréquentées par la jeunesse locale aisée et les touristes). Nous identifions, d'autre part, le groupe des primo-circulants, c'est-à-dire des jeunes hommes ayant quitté le Maroc au cours de la décennie 2000 pour aller vivre en Europe. Ils s'adaptent tant bien que mal à la flexibilisation forcée des marchés du travail en exerçant dans les domaines du bâtiment, du commerce, des services, tout en occupant, par intermittence et selon les aléas, les activités « indignes » de la débrouille urbaine (vente à la sauvette, commerce transnational, trafic de cannabis, vol, revente, etc.). Lorsqu'ils reviennent, ils fréquentent les espaces festifs populaires dédiés aux musiques locales (raï et cha'bî), où se côtoient hommes des classes populaire et moyenne, femmes qui « sortent » et jeunesse laborieuse (souvent des émigrés internes travaillant dans différentes industries des zones franches de la ville ou dans le domaine du bâtiment).

Les filles qui « sortent » parlent de ces hommes au moyen de trois termes : *clian* (client), *sahbî* (petit ami) et *drarî* (garçon). Chacun de ces termes renvoie à des formes distinctes de transactions sexuelles et de pratiques intimes. Le mot « client » et les expressions synonymes comme *khayna* (quelqu'un), *wahd tan `arfu* (quelqu'un que je connais) ou *rajal* (l'homme) sont utilisés pour parler des hommes rencontrés, fréquemment ou non, pour une passe. Ils traduisent la réalité d'une transaction *a priori* purement marchande, déconnectée de toute relation intime et de tout rapport amoureux dans un premier temps. Le rôle des partenaires est clairement défini : d'un côté un « client » et de l'autre une fille qui sort vendre des services. Même si le client devient un « régulier », l'échange demeure de nature commerciale, quand bien même cet aspect semblerait disparaître derrière

l'apparence d'intimité et de complicité que crée le « travail émotionnel »⁸ fourni par les filles en plus du service sexuel. Dans le commerce du sexe en général, ce travail se réfère à la simulation du sentiment amoureux auprès de clients souhaitant vivre une expérience intime/conjugale authentique.

Le « petit ami » et le « garçon », les deux autres termes pour qualifier les hommes rencontrés dans le « sortir », se différencient nettement du « client » dans la manière dont les filles les positionnent dans cet espace. *Drarî* correspond à une catégorie d'hommes partageant avec les filles la jeunesse et le divertissement. Bien qu'ils contractent auprès des filles des moments sexuels et intimes d'une durée variable, les *drarî* sont des petits copains en puissance : un récit où il est question de *drarî* plutôt que de *clian* exprime bien plus qu'une simple transaction marchande, et cela en dépit de la contrepartie financière. Ce terme signifie également bien plus que le travail émotionnel susmentionné, puisque l'intensité de l'amusement et du bien-être ressenti avec les *drarî*, tout comme la répétition des rendez-vous, transforment la définition que les filles donnent à ces partenaires. Avec eux, une relation stable peut se développer, basée sur l'amour, le plaisir sexuel et la fidélité. Ce sont ces deux dernières catégories de jeunes hommes qui importent le plus et permettent aux jeunes femmes enquêtées d'atténuer la dimension prostitutionnelle de leur « sortir » et de réaliser leur quête de respectabilité.

Construction des relations intimes

Si le « sortir » est cet espace à la fois économique, festif et intime où il est possible de développer des relations durables, les filles qui « sortent » sont conscientes d'occuper une position de « prostituées » au sein de cet espace : les hommes sont là pour « emmener des filles », tandis qu'elles sortent le soir pour chercher le client. Sihame le verbalise ainsi : « *Si une fille est allée passer la nuit avec un homme ou faire une passe et qu'il lui a donné de l'argent ensuite, ça veut dire qu'il est allé avec elle et il lui a dit : voici ton dû [hak rezkek]* ».

Toutefois, les jeunes femmes appréhendent tout ce qui signale que les moments de « la passe »⁹ sont en train de (ou peuvent)

8. Le travail émotionnel est le processus par lequel sont gérés les sentiments dans des contextes professionnels caractérisés par un face-à-face constant entre clients et travailleuses : HOCHSCHILD, Arlie Russell, "Emotion Work, Feeling Rules, and Social Structure", *American Journal of Sociology*, Vol. 85, n° 3, 1979, pp. 551-575.

9. Dans le cadre du sortir, la passe est la première interaction sexuelle entre les partenaires à l'issue de laquelle le lien pourra évoluer vers une relation intime, demeurer au stade commercial ou s'arrêter définitivement.

s'émanciper de la dimension prostitutionnelle du « sortir ». Ces moments sont très appréciés par les deux sexes parce qu'ils les connectent non seulement à la dimension économique, mais aussi à la dimension ludique et juvénile du sortir. Badiia, l'une des jeunes femmes rencontrées, distingue ainsi l'attitude des garçons « qui comptent », parce qu'ils participent à l'évolution du lien commercial vers un lien plus intime, de celle strictement tarifée des autres partenaires : « *Il y a un type d'hommes qui vient, il t'écarte les cuisses juste avec sa jambe. Pour lui t'es qu'une pute [qahba] et c'est tout* ». Badiia met ici l'accent sur une relation brutale et violente qui, sans être l'apanage du sortir, interdit toute poursuite relationnelle.

Lorsque les filles sortent, elles savent que la rencontre peut s'arrêter aux passes, que celles-ci soient vécues violemment¹⁰ ou respectueusement. En se référant plus particulièrement aux jeunes Européens d'origine marocaine, dont elle avait apprécié la compagnie, Badiia poursuit : « *Ils nous appelaient individuellement et on devait choisir alors avec qui on allait. Moi je choisisais Y. Il avait de la niya [il était honnête, sans arrière-pensées], il payait bien : 1000 dhs [pour la passe] et 100 dhs pour le retour en taxi. Et il te les donnait avant de coucher, il était bien élevé* ».

Cela étant, ces filles savent aussi que ce genre de rencontres peut aboutir à des échanges amicaux, amoureux et sexuels. Dans ce cas, l'expérience du respect des hommes au cours des passes laisse plus de place à l'expression d'affinités, de « délires » et éventuellement d'émotions, comme l'explique Badiia : « *Il y a un autre type [d'hommes] qui se comporte comme si on était en train de passer une nuit ensemble [Induzu lila]. Quand l'un d'entre eux a commencé à me dire : "on va prendre une chambre [à l'hôtel], j'ai pas envie d'aller à l'appart avec les copains. Je veux être avec toi seulement", j'ai compris qu'il commençait à m'aimer* ».

L'humour grivois durant les interactions sexuelles peut être aussi considéré par ces femmes comme une démonstration de respect. Par exemple, pour illustrer l'atmosphère détendue qui caractérisait sa relation avec un Belge d'origine marocaine, Salima se remémore ainsi qu'avant les passes, il lui disait fréquemment à propos de lui-même : « *Oh la pute, tu vas baiser avec les pédés ?!* ». Dans ce cas, l'insulte de « pute » n'était alors pas ressentie comme une stigmatisation et une assignation identitaire, mais surtout comme une dérision, l'auto-

10. La violence ressentie par les jeunes femmes concerne à la fois les expériences d'agressions verbales et/ou physiques, mais aussi leur ressenti vis-à-vis de la stigmatisation de leur statut de « prostituées » qui réduit leurs possibilités d'être considérées comme des partenaires conjugales valables.

attribution du qualificatif de « pédé » par le garçon désamorçant l'inégalité du rapport institué par le paiement d'une somme d'argent au moment des relations sexuelles. Le rire instaurait alors selon elle des liens amicaux.

L'observation du « sortir » sur la longue durée montre une différence dans son organisation selon les périodes de l'année. En été, en raison de l'affluence des hommes qui circulent, le sortir se fait plus festif. Les premières interactions (sous forme de passes) se prolongent parfois par des retrouvailles dans les autres espaces de la ville (plages, restaurants, lieux touristiques, maisons privées, etc.). Filles et garçons forment alors des cercles amicaux où circulent argent, sexe et sentiments, les clients devenant pour certains des « garçons », des « copains de discothèque », puis parfois des « petits copains ». Certains hommes disent apprécier la liberté que prennent les filles avec les normes locales, liberté qui ne manque pas de rendre leurs relations intenses à leurs yeux. C'est le cas de Khalid : *« J'ai promis de la rappeler, c'est sûr, car des perles de son genre, qui s'en branlent un peu du politiquement correct religieux, c'est à préserver avec une grande attention »*. D'autres hommes définissent ces relations comme *« intéressées, mais pas tarifées »*, tandis que certains, comme Marwan, commencent à s'interroger sur les émotions et le sentiment amoureux naissant que produit en eux l'ambiguïté des liens : *« Sentiment bizarre en effet, où l'on se demande si elles sont sincères ou si c'est du cinéma. Et certaines sont très fortes pour ça ! Mais en général, le temps qui passe fait son œuvre, et on finit par oublier... jusqu'à la prochaine ! »*.

La discothèque, cadre codifié de la passe, devient un lieu d'espoir pour les unes et un lieu d'affects intenses pour les autres. Badiaa explique comment la transaction explicite a d'abord prédominé dans ses premières interactions en 2008 avec son partenaire actuel, un Français d'origine marocaine avec lequel elle est mariée religieusement depuis 2013¹¹ : *« Il est venu et il m'a dit : "combien tu veux ?". Je lui ai dit : "donne-moi 1 600 dirhams". Il m'a dit : "D'accord". Quand j'ai vu qu'il avait accepté, je lui ai dit : "Tu vas ajouter 100 dirhams pour le taxi". Quand il est parti à la fin de l'été, il m'a donné 9 000 dirhams et il m'a dit : "Voilà 9 000 dirhams et retourne chez ta famille" »*. Avec la concrétisation de la relation amoureuse, la jeune femme passe d'un échange marchand, c'est-à-dire le paiement d'un montant pour une passe, à un échange non marchand, impliquant néanmoins une contrepartie, en l'occurrence un engagement amoureux et une promesse de soutien financier en échange d'un abandon du sortir.

11. Ce mariage ne jouit d'aucune reconnaissance étatique.

Les usages de l'argent

La redéfinition du don masculin

Si les rencontres dans le cadre du « sortir » génèrent de grands espoirs pour les jeunes femmes, elles ne manquent pas de donner lieu à des malentendus qui nous renseignent sur les approches divergentes des usages de l'argent, des transferts de biens et d'expression des sentiments. Les échanges économiques et émotionnels, selon les sens qu'ils prennent, sont soumis à des redéfinitions qui bousculent les rapports de genre, les compréhensions individuelles de l'amour, de la sexualité et de la prostitution.

Concernant les émotions, le malentendu survient notamment lorsque les hommes attendent que les filles fournissent un service sexuel récréatif et qu'elles demeurent identifiables à la fois comme prostituées et petites copines. Cette reconfiguration de la compréhension de la prostitution par la jeunesse masculine de la diaspora marocaine, dans laquelle la fête se place comme un écran occultant la prostitution, est source de confusion pour les filles dans la mesure où cette reconfiguration semble offrir des possibilités de s'émanciper d'une définition restrictive de la prostitution. C'est le cas de Sihame, qui essaie de se dégager de ses relations avec des hommes réguliers, qui l'enferment selon elle dans un rôle de prostituée. Sans mettre un terme à la dimension prostitutionnelle de son sortir, qui reste son principal gagne-pain, elle dit vouloir renouveler sa clientèle et chercher d'autres partenaires pour des relations plus sérieuses : « *Qu'est-ce que j'ai moi ? Pourquoi je vais rester comme ça [une prostituée d'hommes réguliers] ? Je ne mérite pas, moi aussi, de trouver quelqu'un de sérieux, quelqu'un pour me marier ? Il y en a. J'ai arrêté d'aller au Monocle [un cabaret populaire]. Là-bas, je ne trouve personne de bon. Et je ne rencontre personne de nouveau. Soit je pars avec le même, soit je reste seule. J'en ai rencontré un d'Espagne [un Marocain primo-circulant], il est gentil et il me fait toujours plaisir. On va voir ce qu'il va faire avec moi* ».

Sihame développe une relation avec Anouar, un ancien ami d'enfance installé en Espagne. Elle ne le range pas dans la même catégorie que ses clients. S'il accepte qu'elle organise pour ses copains des passes avec des filles dans un cadre prostitutionnel, il refuse que le même cadre s'applique à eux : il la considère comme sa copine. Il lui signifie son engagement sentimental qui lui permet de se projeter dans le futur. Le « sérieux » de leur relation se produit *via* une requalification du don masculin. La jeune femme, très engagée professionnellement dans la pratique de la prostitution, tente toutefois de soustraire cette relation du rapport économique. Elle souhaite montrer à ce

garçon qu'elle sait aussi endosser les normes de l'échange amoureux centrées sur l'absence de « vénalité » de l'acte intime et qui fondent ce dernier sur des désirs partagés en dehors de toute considération économique : « *Je ne vais pas lui demander de me donner de l'argent. Je le laisse me donner de lui-même. Je ne veux pas paraître à ses yeux comme quelqu'un qui abuse* ». La jeune femme a conscience de la nécessité de se défaire de la modalité tarifée dans le « sortir », mais aussi de l'idéologie économique des rapports de genre qui fait primer la norme du don masculin à laquelle de plus en plus d'hommes s'opposent. La norme de la contrepartie financière masculine est remise en question par les hommes eux-mêmes, dans la mesure où les femmes tentent d'ajuster leurs comportements aux idées qu'elles se font des attentes de leurs partenaires. Ces attentes sont notamment perceptibles à travers le changement de vocabulaire concernant les paiements. Il ne s'agit plus pour ces hommes de « donner » en contrepartie d'un service ou de donner parce que les normes d'échanges entre les sexes exigent que les hommes donnent toujours aux femmes. Il s'agit plutôt de « faire un cadeau », terme fréquemment utilisé en français ou en espagnol pour renforcer la perception de la différence entre paiement et cadeau.

Dans les représentations de ces hommes et de ces femmes, le cadeau, tout en exprimant le sentiment, marque un changement dans l'arrangement économique entre les sexes. À travers l'usage du cadeau dans le cadre d'une relation stable et régulière, les acteurs prennent leurs distances avec un arrangement qu'ils définissent à *la marocaine*, où le don masculin est au fondement des rapports de genre, pour adopter un modèle de comportement dans les relations intimes qu'ils considèrent être *gawri* ou *occidental*, où argent et sentiment ne leur semblent pas être liés. Aussi, lorsque Sihame voit ses attentes évoluer vis-à-vis de ce garçon, elle fait bien plus que désinscrire le rapport intime du registre prostitutionnel et donner à voir son attachement envers lui. Elle accomplit à contrecœur un travail de redéfinition de son identité en tant que fille qui a recours à la prostitution pour vivre, mais aussi en tant que femme dont l'identité féminine a été façonnée par les normes des échanges économiques entre les sexes. Elle s'efforce d'exprimer son désir en le détachant de l'argent, de se soumettre à l'exigence du don de soi pour rendre viable une relation, au demeurant hypothétique, qui serait à « proprement » parler intime, car non parasitée par un intérêt économique corrosif pour l'authenticité des sentiments.

Instituer l'absence de vénalité, séparer argent et sentiment est une tâche à laquelle s'attachent de plus en plus les jeunes hommes, que leur insuffisance de moyens ou leur propension à l'individualisme dans les échanges poussent à s'éloigner du modèle du don masculin. Cette

évolution s'accroît chez les hommes transnationaux que leurs femmes considèrent comme émancipés de la norme du don masculin. Les représentations de ces dernières quant aux modalités de la vie intime ailleurs, peu importe leur exactitude, leur fournissent un cadre explicatif des pratiques en cours de changement dans leur propre contexte social.

Même si certaines filles se réfèrent au modèle *gawri* pour désigner l'introduction de ces modes de relation entre les sexes, où priment le cadeau, la participation, voire le partage des frais lors des sorties¹², il est à souligner que les redéfinitions des dons ne doivent pas être entendues comme des modèles importés d'ailleurs. Ce n'est pas uniquement parce que Anouar habite en Espagne qu'il transforme sa conception de la contrepartie aux femmes. Celle-ci est présente également au Maroc parmi les jeunes qui souhaitent se démarquer de l'idéologie économique relative aux rapports entre les sexes, qu'ils qualifient de « traditionnelle ». Pour être comprise, cette redéfinition des relations entre les sexes doit être mise en regard de la transition démographique¹³, du bouleversement des modes de mise en couple qu'elle implique et plus largement de l'évolution des rapports intimes hors mariage qui s'ensuit. Cet essor a donné lieu à un déplacement des significations des codes culturels qui se réfèrent aux relations entre les sexes. Le contrat matrimonial n'étant pas encore établi pour assurer la persistance des liens, les hommes sont de moins en moins enclins à soumettre le don de sentiment au don monétaire. Le doute planant sur la poursuite de la relation implique le déploiement de sentiments désintéressés. Les dons qu'une épouse est en droit d'attendre perdent leur légitimité dès lors que les liens sont tissés en dehors du mariage. L'invitation à des usages désintéressés de la relation permet surtout aux jeunes hommes touchés par la précarité de prétendre à d'autres critères de construction de la masculinité dont ils espèrent qu'elle ne passera plus par leur capacité à entretenir une femme¹⁴.

La redéfinition des échanges sentimentaux et matériels entre les sexes s'élabore différemment selon les appartenances et les positions

12. La phrase suivante revenait souvent : « *ghadi ndiru system dial ouropa* » (« On va se mettre au système européen »).

13. Elle concerne le recul de l'âge au premier mariage, la baisse des unions matrimoniales et l'étalement de la durée du célibat. Selon le recensement de 2014, l'âge au premier mariage en milieu urbain est de 27 ans pour les femmes et 32 ans pour les hommes. Le taux de célibataires s'élève à 76,2 % pour les 20-24 ans et 54% pour les 25-29 ans : HAUT COMMISSARIAT AU PLAN, *Recensement général de la population et de l'Habitat (2014)*, 2014.

14. Pour une analyse similaire sur le désir des hommes hétérosexuels de déroger aux attentes d'une masculinité oppressante, voir BROQUA, Christophe ; DOQUET, Anne, "Les normes dominantes de la masculinité contre la domination masculine ? Batailles conjugales au Mali", *Cahiers d'études africaines*, n° 209-210, 2013, pp. 293-321.

sociales des femmes et des hommes. Elle peut mettre au centre le don d'amour sans que la situation économique des femmes n'en soit perturbée. Si cette redéfinition est perceptible chez les jeunes des classes moyennes, sa répercussion n'est pas la même que chez les jeunes de milieux défavorisés. Pour les femmes appartenant à la classe moyenne, leur accès à une situation salariale honorable leur permettra d'être protégées économiquement face à l'éventualité d'une diminution de leur revenu provenant du « sortir ». En revanche, pour les filles que nous avons rencontrées, qui sont issues de milieux défavorisés, les efforts afin de faire correspondre leurs aspirations féminines futures (la stabilité conjugale) avec les attentes masculines qui prônent une relation non vénale, joue en leur défaveur. En effet, lorsque les relations sous la forme d'i, marché entre sentiments et argent s'estompent pour devenir plus proches de rapports égalitaires basés sur le sentiment, le risque de perdre une source importante de revenu est plus élevé. L'égalité dans la relation entre les sexes, qui entraîne la fin de la rentrée d'argent que ces femmes perçoivent de leur partenaire, est en effet pour elles un privilège de classe dont elles seraient dépourvues si elles ne disposaient pas d'autres moyens financiers en dehors du « sortir ». Les filles parient sur des hommes qu'elles espèrent « garder » en s'ajustant en fonction de leur évolution vers une relation désintéressée, au risque de déréguler leurs rentrées d'argent. Accepter le désengagement financier, ou du moins son irrégularité, inhérente au modèle du cadeau, implique parallèlement de renoncer à l'autonomie acquise dans le « sortir ». L'engagement conjugal, puis matrimonial, risque d'être subordonné à leur abandon du « sortir » et de leur indépendance résidentielle pour aboutir à la réintégration dans les foyers familiaux.

L'adoption du modèle de l'échange amoureux par les filles enquêtées constitue une prise de risque, car rien n'est moins sûr que l'engagement masculin et la promesse d'une protection à des femmes fragilisées dans leur quête d'insertion sociale. Aussi, lorsque les relations n'aboutissent pas, la tentative avortée d'instaurer une nouvelle éthique dans les relations sentimentales se mue en une exacerbation de la prostitution et un renforcement de la professionnalisation, puisque les femmes se remettent à sortir chaque soir pour renouveler leur clientèle, et si possible rencontrer de nouveaux partenaires intimes.

Appropriation du don masculin

À côté de la redéfinition du don masculin, subsistent des phénomènes d'appropriation de ce système d'échange qui valorise le don de l'homme à la femme. Ils sont le fait de certains jeunes Européens d'origine marocaine qui cherchent à faire l'expérience de nouveaux

modes relationnels correspondant à l'idée qu'ils se font des normes d'échanges entre les sexes prévalant dans leur pays d'origine. Dans cette situation, l'appropriation s'associe étroitement à un travail identitaire. C'est le cas de Sofiane, un Français d'origine marocaine, qui nous confiait vouloir redécouvrir, avec l'aide de sa compagne, Badiaa, un don masculin « traditionnel » en accord avec les préceptes musulmans. Lorsque le couple s'est rencontré, ils se sont promis, pour elle, d'arrêter le sortir et, pour lui, d'arrêter l'alcool et de découvrir un islam qui ne lui a pas été enseigné jusqu'alors.

Ce n'est pas l'amour qui ressort en premier lieu de leur récit, notamment pour Badiaa, qui se disait sceptique, au début de leur relation, quant au sérieux de leur engagement. Cela étant, après deux années de relation, la perception qu'elle a de son couple et de ses sentiments semble avoir évolué : « *Maintenant, je commence à ressentir quelque chose pour lui, car il m'est apparu qu'il est un homme. Pour moi, c'est un vrai homme* ». Pour Badiaa, la véritable masculinité réside dans un quotidien qu'ils ont mis en place, ritualisé autour des préceptes de base de l'islam, ainsi que de la conception du masculin et du féminin qui en émane. La mise en ordre de leur vie personnelle, qui signifie pour Badiaa de quitter le sortir et pour Soufiane d'« *arrêter les conneries* », leur octroie une base pour asseoir leur valorisation personnelle et sociale. Dans cette perspective, la jeune femme a enseigné à son partenaire les bases des rituels de croyance (ablutions, prières, etc.) ainsi qu'un savoir religieux qu'elle avoue elle-même avoir appris « sur le tas », par le biais d'émissions télévisées sur le sujet ou de prêches écoutés à la mosquée. C'est dans la construction interactive de cette ritualisation du quotidien, qui répond au besoin personnel de l'un avant de devenir une pratique centrale pour l'autre, que ce couple s'est promis de chercher sa rédemption dans l'islam et dans sa culture marocaine : « *Je lui ai appris à faire les ablutions et la prière. Il m'a dit : "Moi je veux faire la prière. Je veux devenir un homme bien pour de bon. C'est la dernière année [qu'il fait des « conneries »], la prochaine fois que je reviens [au Maroc], je ferai la prière". Il a arrêté de boire, il ne boit plus du tout maintenant. Moi, j'étais en mode "j'arrête de sortir" [kunt tan der nihaya], alors que j'étais quand même délurée [mach-mouta]. Cette année-là, juste avant qu'il parte, je lui ai demandé de me ramener de la poudre [de la cocaïne] lors de sa prochaine venue. Il est allé en Italie pour en acheter et l'a ramenée ici [au Maroc], mais je n'y ai pas touché. Il a fini par la jeter. Maintenant ça y est, c'est fini, je ne recommencerai pas* ».

Les Marocains d'Europe ou les jeunes Européens d'origine marocaine ne sont pas plus porteurs d'une idéologie spécifique des relations

intimes que les Marocains du Maroc ne le sont d'une autre. Leurs approches économiques qui, entre autres choses, tissent les liens entre eux et leurs partenaires renvoient à des modes de vie pouvant être islamiques, dans le cas des jeunes hommes mettant en avant l'identité musulmane et la recherche d'un cadre de vie correspondant à leurs « origines » religieuses. Elles peuvent être « clinquantes », comme dans le cas des jeunes hommes recherchant le divertissement, le « délire » dans l'intime, agissant dans leurs relations avec les filles à la manière des touristes sexuels qui évoluent dans un nouveau cadre de l'économie prostitutionnelle, celui-ci offrant une relation authentiquement amoureuse mais limitée dans la durée¹⁵. Elles peuvent également s'inscrire dans le registre de l'égalité d'apparence imposée où l'homme se dégage de l'obligation de la contrepartie en argent à sa partenaire. La liberté qu'ont ces hommes de pouvoir utiliser, s'ils le souhaitent, leur argent au sein de relations intimes où circulent aussi des mots d'amour et des promesses, est une traduction de leur position de pouvoir face à des femmes qui dépendent de cet argent pour des raisons économiques, et qui dépendent aussi de ces relations pour réaliser leurs aspirations conjugales.

Conclusion

Les garçons transnationaux que nous avons rencontrés au cours de notre enquête transmettent des savoirs qui sont propres à leurs histoires personnelles (leurs expériences de la circulation, mais aussi leurs inscriptions culturelles multiples) et informent les femmes qui, selon leur vécu propre des liens intimes entre les sexes, jonglent entre norme du don masculin et norme de l'amour. La coexistence de différentes manières de se lier aux hommes implique le redéploiement d'une construction inégalitaire de la sexualité, sous couvert de fausse égalité implicitement inhérente à la valorisation de l'élément « amour ».

À travers une étude des modalités des rencontres et des relations entre des filles qui « sortent » et des hommes qui circulent, mais aussi grâce à une analyse des redéfinitions des échanges entre les sexes, cet article a illustré, d'une part, un des multiples aspects de l'intimité transnationale non matrimoniale et, d'autre part, celle-ci l'a éclairée depuis le point de vue de pratiques socialement situées dans le pays d'origine. Il a contribué ainsi à illustrer le rôle joué par la circulation spatiale dans la construction des échanges intimes. Nous avons également vu que les modalités de cette intimité qui s'élabore dans le

15. BERNSTEIN, Elizabeth, *Temporarily Yours: Intimacy, Authenticity, and the Commerce of Sex*, University of Chicago Press, 2007, 288 p.

36 Dossier : Aux frontières des sexualités, du genre et des migrations

contexte du « sortir » ne sont pas propres aux hommes transnationaux ou propres aux jeunes femmes résidant au Maroc. Elles participent de la diversification de la sphère intime en cours au Maroc depuis quatre décennies, où coexistent et s'intensifient divers scénarios de mise en couple, déconnectée du paradigme de la chasteté. Les espaces non matrimoniaux sont des espaces producteurs de normes intimes qui modifient les modèles de féminité, de masculinité et de relations entre hommes et femmes. Les personnes interrogées dans le cadre de cette étude tentent de s'y connecter en négociant, renégociant ce qu'ils comprennent des rôles sexués auxquels ils sont assignés, mais aussi de leurs habitus juvéniles (divertissement, délires) et de leurs aspirations (stabilité conjugale, amour, insertion sociale, mariage) dans un contexte de développement d'une économie de loisirs qui réagence intimité et sexualité, tout en repoussant les limites de principes moraux répressifs.

